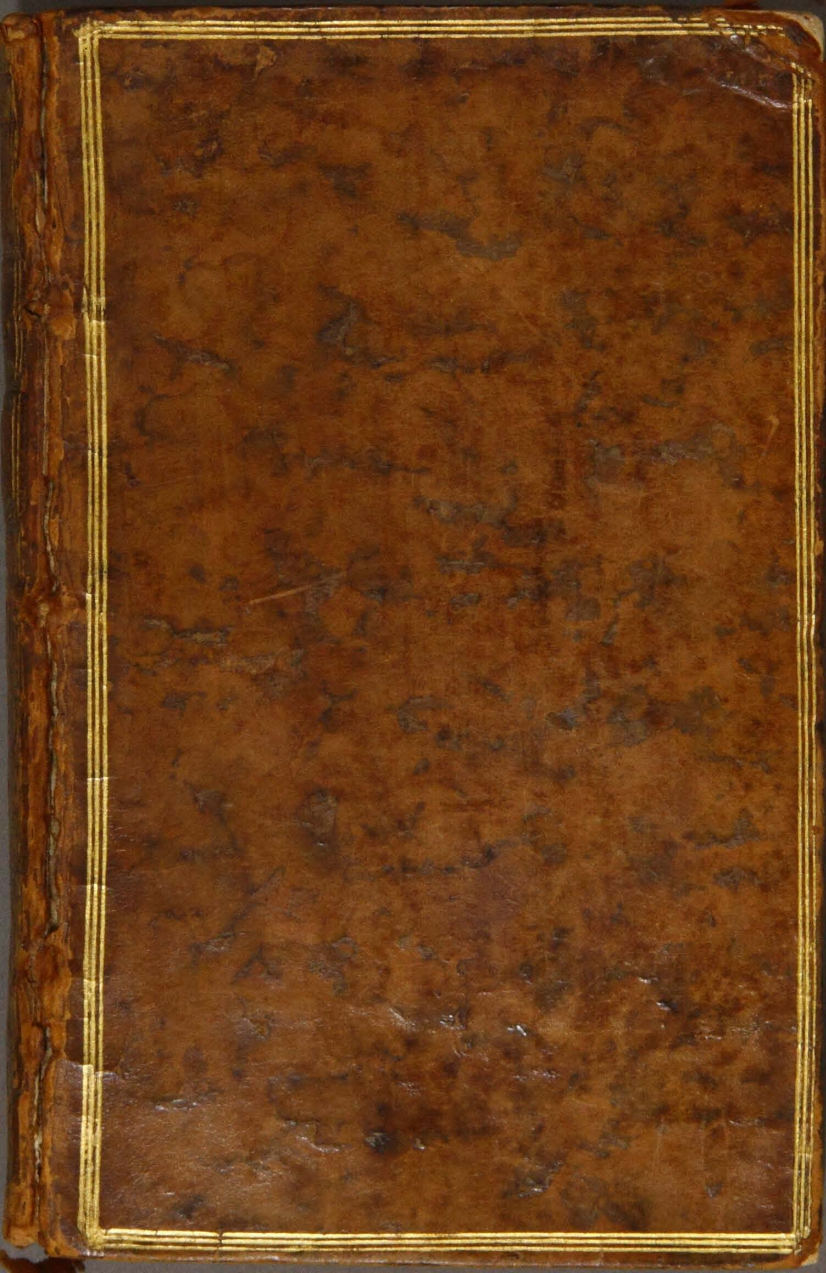








Circe, Lw. V.

É M I L E ,
O U
DE L'ÉDUCATION.

Par J. J. R O U S S E A U ,
Citoyen de Genève.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN NÉAULME , Libraire.

M. DCC. LXII.

Avec Privilège de Nosseign. les Etats de Hollande
& de Westfrise.



É M I L E,
O U
DE L'ÉDUCATION.

LIVRE CINQUIÈME.

Nous voici parvenus au dernier acte de la Jeunesse, mais nous ne sommes pas encore au dénouement.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Emile est homme; nous lui avons promis une compagne, il faut la lui donner. Cette compagne est Sophie. En quels lieux est son asyle? Où la trouverons nous? Pour la trouver il la faut connoître. Sachons premierement ce qu'elle est, nous juge-

rons mieux des lieux qu'elle habité ; & quand nous l'aurons trouvée , encore tout ne sera-t-il pas fait. *Puis-que notre jeune Gentilhomme* , a dit Locke , *est prêt à se marier* , il est tems de le laisser auprès de sa *Maîtresse*. Et là-dessus il finit son ouvrage. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'élever un Gentilhomme , je me garderai d'imiter Locke en cela.

S O P H I E

O U

L A F E M M E.

SOPHIE doit être femme comme Emile est homme ; c'est-à-dire , avoir tout ce qui convient à la constitution de son espèce & de son sexe pour remplir sa place dans l'ordre physique & moral. Commençons donc par examiner les conformités & les différences de son sexe & du nôtre.

En tout ce qui ne tient pas au sexe la femme est homme ; elle a les mêmes organes , les mêmes besoins , les mêmes facultés ; la machine est construite de la même manière , les pièces en sont les mêmes , le jeu de l'une est celui de l'autre , la figure est semblable , & sous quelque rapport qu'on les considère , ils ne diffèrent entr'eux que du plus au moins.

En tout ce qui tient au sexe la femme & l'homme ont par-tout des rapports & par-tout des différences ; la difficulté de les comparer vient de celle de déterminer dans la constitution de l'un & de l'autre ce qui est du sexe & ce qui n'en est pas. Par l'anatomie comparée , & même à la seule inspection , l'on trouve entr'eux des différences générales qui paroissent ne point tenir au sexe ; elles y tiennent pourtant , mais par des liaisons que nous sommes hors d'état d'apercevoir ; nous ne savons jusqu'où ces liai-

sons peuvent s'étendre ; la seule chose que nous savons avec certitude , est que tout ce qu'ils ont de commun est de l'espece , & que tout ce qu'ils ont de différent est du sexe ; sous ce double point de vue , nous trouvons entr'eux tant de rapports & tant d'oppositions , que c'est peut-être une des merveilles de la nature d'avoir pu faire deux êtres si semblables en les constituant si différemment.

Ces rapports & ces différences doivent influer sur le moral ; cette conséquence est sensible , conforme à l'expérience , & montre la vanité des disputes sur la préférence ou l'égalité des sexes ; comme si chacun des deux allant aux fins de la nature , selon sa destination particuliere , n'étoit pas plus parfait en cela que s'il ressembloit davantage à l'autre ? En ce qu'ils ont de commun ils sont égaux ; en ce qu'ils ont de différent ils ne sont pas comparables : une femme parfaite &

un homme parfait , ne doivent pas plus se ressembler d'esprit que de visage , & la perfection n'est pas susceptible de plus & de moins.

Dans l'union des sexes chacun concourt également à l'objet commun , mais non pas de la même maniere. De cette diversité naît la premiere différence assignable entre les rapports moraux de l'un & de l'autre. L'un doit être actif & fort , l'autre passif & foible ; il faut nécessairement que l'un veuille & puisse ; il suffit que l'autre résiste peu.

Ce principe établi , il s'ensuit que la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme : si l'homme doit lui plaire à son tour , c'est d'une nécessité moins directe : son mérite est dans sa puissance , il plaît par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour , j'en conviens ; mais c'est celle de la nature , antérieure à l'amour même.

Si la femme est faite pour plaire & pour être subjuguée , elle doit se rendre agréable à l'homme au lieu de le provoquer : sa violence à elle est dans ses charmes ; c'est par eux qu'elle doit le contraindre à trouver sa force & à en user. L'art le plus sûr d'animer cette force , est de la rendre nécessaire par la résistance. Alors l'amour-propre se joint au desir , & l'un triomphe de la victoire que l'autre lui fait remporter. De-là naissent l'attaque & la défense, l'audace d'un sexe & la timidité de l'autre, enfin la modestie & la honte dont la nature arma le foible pour asservir le fort.

Qui est-ce qui peut penser qu'elle ait prescrit indifféremment les mêmes avances aux uns & aux autres , & que le premier à former des desirs , doive être aussi le premier à les rémoigner ? Quelle étrange dépravation de jugement ! L'entreprise ayant des conséquences si différentes pour les deux

sexes , est-il naturel qu'ils aient la même audace à s'y livrer ? Comment ne voit-on pas qu'avec une si grande inégalité dans la mise commune , si la réserve n'imposoit à l'un la modération que la nature impose à l'autre, il en résulteroit bientôt la ruine de tous deux , & que le genre humain périroit par les moyens établis pour le conserver ? Avec la facilité qu'ont les femmes d'émouvoir les sens des hommes , & d'aller réveiller au fond de leurs cœurs les restes d'un tempérament presque éteint , s'il étoit quelque malheureux climat sur la terre , où la Philosophie eût introduit cet usage , sur-tout dans les pays chauds où il naît plus de femmes que d'hommes , tirannisés par elles ils feroient enfin leurs victimes , & se verroient tous traîner à la mort sans qu'ils pussent jamais s'en défendre.

Si les femelles des animaux n'ont pas la même honte, que s'ensuit-il ?

Ont-elles comme les femmes les desirs illimités auxquels cette honte sert de frein ? Le desir ne vient pour elles qu'avec le besoin ; le besoin satisfait, le desir cesse ; elles ne repoussent plus le mâle par feinte (1), mais tout de bon : elles font tout le contraire de ce que faisoit la fille d'Auguste, elles ne reçoivent plus de passagers quand le navire a sa cargaison. Même quand elles sont libres leurs tems de bonne volonté sont courts & bientôt passés, l'instinct les pousse & l'instinct les arrête ; où sera le supplément de cet instinct négatif dans les femmes quand vous leur aurez ôté la pudeur ? Attendre qu'elles ne se soucient plus des hommes, c'est attendre qu'ils ne soient plus bons à rien.

(1) J'ai déjà remarqué que les refus de simagrée & d'agaceries sont communs à presque toutes les femelles, même parmi les animaux, & même quand elles sont le plus disposées à se rendre ; il faut n'avoir jamais observé leur manège pour disconvenir de cela.

L'Être suprême a voulu faire en tout honneur à l'espèce humaine ; en donnant à l'homme des penchans sans mesure, il lui donne en même-tems la loi qui les regle, afin qu'il soit libre & se commande à lui-même ; en le livrant à des passions immodérées, il joint à ces passions la raison pour les gouverner : en livrant la femme à des desirs illimités, il joint à ces desirs la pudeur pour les contenir. Pour surcroît, il ajoute encore une récompense actuelle au bon usage de ses facultés, savoir le goût qu'on prend aux choses honnêtes lorsqu'on en fait la règle de ses actions. Tout cela vaut bien, comme me semble, l'instinct des bêtes.

Soit donc que la femelle de l'homme partage ou non ses desirs & veuille ou non les satisfaire, elle le repousse & se défend toujours, mais non pas toujours avec la même force, ni par conséquent avec le même succès. pour que l'attaquant soit victorieux, il faut

que l'attaqué le permette ou l'ordonne ; car que de moyens adroits n'a-t-il pas pour forcer l'agresseur d'user de force ? Le plus libre & le plus doux de tous les actes n'admet point de violence réelle , la nature & la raison s'y opposent : la nature , en ce qu'elle a pourvu le plus foible , d'autant de force qu'il en faut pour résister quand il lui plaît ; la raison , en ce qu'une violence réelle est non-seulement le plus brutal de tous les actes , mais le plus contraire à sa fin ; soit parceque l'homme déclare ainsi la guerre à sa compagne & l'autorise à défendre sa personne & sa liberté aux dépens même de la vie de l'agresseur ; soit parceque la femme seule est juge de l'état où elle se trouve , & qu'un enfant n'auroit point de pere, si tout homme en pouvoit usurper les droits.

Voici donc une troisième conséquence de la constitution des sexes ; c'est que le plus fort soit le maître en

apparence & dépende en effet du plus foible ; & cela, non par un frivole usage de galanterie , ni par une orgueilleuse générosité de protecteur , mais par une invariable loi de la nature qui, donnant à la femme plus de facilité d'exciter les desirs qu'à l'homme de les satisfaire, fait dépendre celui-ci, malgré qu'il en ait, du bon plaisir de l'autre , & le contraint de chercher à son tour à lui plaire , pour obtenir qu'elle consente à le laisser être le plus fort. Alors ce qu'il y a de plus doux pour l'homme dans sa victoire, est de douter si c'est la foiblesse qui cede à la force , ou si c'est la volonté qui se rend ; & la ruse ordinaire de la femme est de laisser toujours ce doute entre elle & lui. L'esprit des femmes répond en ceci parfaitement à leur constitution : loin de rougir de leur foiblesse, elles en font gloire ; leurs tendres muscles sont sans résistance ; elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers

fardeaux ; elles auroient honte d'être fortes : pourquoi cela ? ce n'est pas seulement pour paroître délicates, c'est par une précaution plus adroite ; elles se ménagent de loin des excuses, & le droit d'être foibles au besoin.

Le progrès des lumieres acquises par nos vices , a beaucoup changé sur ce point les anciennes opinions parmi nous , & l'on ne parle plus gueres de violences, depuis qu'elles sont si peu nécessaires, & que les hommes n'y croient plus (2) ; au lieu qu'elles sont très communes dans les hautes antiquités Grecques & Juives , parce que ces mêmes opinions sont dans la simplicité de la nature , & que la seule expérience du libertinage a pu les déraciner. Si l'on cite de nos jours moins

(2) Il peut y avoir une telle disproportion d'âge & de force qu'une violence réelle ait lieu , mais traitant ici de l'état relatif des sexes selon l'ordre de la nature , je les prends tous deux dans le rapport commun qui constitue cet état.

d'actes de violence , ce n'est sûrement pas que les hommes soient plus tempérans , mais c'est qu'ils ont moins de crédulité , & que telle plainte qui jadis eût persuadé des peuples simples , ne feroit de nos jours qu'attirer les ris des moqueurs ; on gagne davantage à se taire. Il y a dans le Deuteronomie une loi par laquelle une fille abusée étoit punie avec le séducteur , si le délit avoit été commis dans la ville ; mais s'il avoit été commis à la campagne ou dans des lieux écartés , l'homme seul étoit puni : *car*, dit la Loi , *la fille a crié , & n'a point été entendue*. Cette bénigne interprétation apprenoit aux filles à ne pas se laisser surprendre en des lieux fréquentés.

L'effet de ces diversités d'opinions sur les mœurs est sensible. La galanterie moderne en est l'ouvrage. Les hommes , trouvant que leurs plaisirs dépendoient plus de la volonté du

beau sexe qu'ils n'avoient cru , ont captivé cette volonté par des complaisances dont il les a bien dédommagés.

Voyez comment le physique nous amene insensiblement au moral , & comment de la grossiere union des sexes naissent peu-à-peu les plus douces loix de l'amour. L'empire des femmes n'est point à elle parceque les hommes l'ont voulu , mais parcequ'ainsi le veut la nature ; il étoit à elles avant qu'elles parussent l'avoir : ce même Hercule qui crut faire violence aux cinquante filles de Thespitiüs, fut pourtant contraint de s'iler près d'Omphale, & le fort Samson n'étoit pas si fort que Dalila. Cet empire est aux femmes & ne peut leur être ôté , même quand elles en abusent ; si jamais elles pouvoient le perdre , il y a longtems qu'elles l'auroient perdu.

Il n'y a nulle parité entre les deux

sexes quant à la conséquence du sexe. Le mâle n'est mâle qu'en certains instans , la femelle est femelle toute sa vie , ou du moins toute sa jeunesse ; tout la rappelle sans cesse à son sexe , & pour en bien remplir les fonctions , il lui faut une constitution qui s'y rapporte. Il lui faut du ménagement durant sa grossesse , il lui faut du repos dans ses couches , il lui faut une vie molle & sédentaire pour allaiter ses enfans , il lui faut pour les élever de la patience & de la douceur , un zèle une affection que rien ne rebute ; elle sert de liaison entre eux & leur pere , elle seule les lui fait aimer & lui donne la confiance de les appeller siens. Que de tendresse & de soins ne lui faut-il point pour maintenir dans l'union toute la famille ! Et enfin tout cela ne doit pas être des vertus , mais des goûts , sans quoi l'espece humaine seroit bien-tôt éteinte.

La rigidité des devoirs relatifs des







H MILLER

TOM RV